Le Roman au temps d'Henri IV et de Marie de Médicis. Sous la direction de FRANK GREINER. Paris, Classiques Garnier, 2016, coll. Lire le XVII^e siècle, n^o 40, 2016. Un vol. de 354 p.

Issu de deux journées d'étude organisées à l'université de Lille 3, cet ouvrage collectif s'inscrit, par son titre, dans la lignée des deux *Répertoires analytiques* parus en 2007 et 2014 sous la direction de F. Greiner, et portant sur les fictions en prose parues entre les années 1585 et 1623. Dépassant l'étiquette monolithique du roman dit « baroque », le volume explore la diversité d'un *corpus* envisagé sur une période historique cohérente, celle des règnes d'Henri IV et de Marie de Médicis. Des auteurs comme F. Bérolalde de Verville (V. Adam, M. Renaud) ou N. Des Escuteaux (M. Sag) présentent des œuvres foncièrement hybrides, alliant pour le premier l'alchimie à l'histoire, et, pour le second, l'amour, l'aventure, le comique et le tragique. Le succès du romanesque tragique semble être un trait dominant de la période. J.-C. Arnould étudie, avec le *Promenoir de Monsieur de Montaigne* de M. de Gournay, la poétique du « roman discourant », étiquette par laquelle l'écrivaine entend faire valoir la nouveauté de son œuvre en revendiquant une veine digressive et érudite. Mais derrière l'autorité affichée de Montaigne, c'est le modèle des histoires tragiques tel que le pratique F. de Belleforest qui informe le récit, en particulier dans la recherche d'une vérité opposée aux « mirages de la fiction ». A. Roose décrit l'émergence de l'histoire tragique au lendemain des guerres de religion, en soulignant la tension du genre vers une recherche de vérité historique et d'« exemplarité », ce que souligne également M. Closson à propos de F. de Rosset. Cette exemplarité est également au cœur de la poétique du roman dévot, principalement représenté par J.-P. Camus et A. de Nervèze dans les études de F. Greiner, N. Oddo et M. Sag. Proches de l'esthétique vériste de la veine tragique, certaines fictions font apparaître un souci de « réalisme ». C'est le cas des *Caquets de l'accouchée*, satire de mœurs analysée par V. Dancoisne, et des *Nouvelles françaises* de Ch. Sorel, où les scénarios matrimoniaux jouent notamment sur le *topos* de la mésalliance entre différentes catégories sociales.

Certaines fictions en prose sont foncièrement inclassables. *L'Exil de Poexandre et d'Ericlée*, œuvre de jeunesse de Gomberville, apparaît selon F. Briot comme « un essai, une première ébauche » aux « perpétuels effets d'inachèvement », dont le moindre n'est pas d'attendre plus de 500 pages avant de faire entrer en scène les héros éponymes, par le biais d'un manuscrit portant le titre du roman lui-même.

La période hérite également d'anciennes traditions narratives dont elle assure la maintenance ou le renouvellement, telles que la matière chevaleresque et la pastorale. V. Duché note un déclin relatif des fictions chevaleresques espagnoles sous Henri IV. H. Blom montre que la « survie de la littérature médiévale » est garantie non seulement par la célèbre *Bibliothèque bleue* mais d'une manière plus générale par les réimpressions des imprimeurs et libraires de province. Loin de se réserver prioritairement à un public populaire, ces « vieux romans » s'adressent vraisemblablement à des jeunes gens aisés. Étudiant le devenir, dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, d'une forme typiquement pastorale, la « journée » comme division chapitrée du texte fictionnel, A. de Craim montre que cette forme est remaniée à la faveur d'une esthétique plus romanesque.

La réécriture est au cœur des procédures formelles du roman, phénomène qui met paradoxalement en évidence la vitalité de la production fictionnelle. Les romanciers de cette époque lisent leurs contemporains et leurs prédécesseurs, s'en inspirent et empruntent volontiers leurs sujets. C'est notamment le cas de *L'Hermite pèlerin* de J.-P. Camus, texte qui reprend un roman antérieur de Saint-Amour portant le même titre. Réécriture et inventivité peuvent aller de pair : F. Greiner montre que Camus, en dramatisant certaines scènes de son prédécesseur, en jouant sur le suspense et le spectaculaire tragique, exerce son « talent d'écrivain ». L'empire de la réécriture conduit parfois à de troublants brouillages entre fiction et vérité historique :

ainsi des *Histoires tragiques* de Rosset, qui, selon M. Closson, empruntent certains sujets à des canards qui peuvent eux-mêmes reprendre des *exemplum* d'origine cléricale.

L'amplification qui prévaut dans ces jeux de réécriture a partie liée à la prégnance de la rhétorique, dont les techniques sont au cœur de l'élocution romanesque. Étudiant l'apostrophe et le mouvement oratoire des romans de Nervèze, S. Hache analyse les procédés pathétiques d'une prose « que l'on peut qualifier de poétique » : l'expression affective y favorise une érosion des frontières entre le style élevé et le style moyen, phénomène dans lequel il faut peut-être voir, en travail, la « précellence du style moyen » (selon la formule de B. Beugnot) qui constituera l'une des évolutions majeures de la littérature du XVII^e siècle.

L'ancrage social et politique du roman apparaît enfin décisif pour comprendre les enjeux d'une littérature fictionnelle profondément en phase avec son temps : littérature qui réfléchit, investit et met en perspective les problématiques de son époque, en commençant par la proximité de la culture romanesque avec les sphères du pouvoir. V. Duché montre la forte présence de l'imaginaire chevaleresque et en particulier de la figure d'Amadis dans les fêtes de cour que sont les ballets et les opéras sous Henri IV. A. Schoenecker étudie le goût de la Régence pour les traductions françaises ou bilingues de romans espagnols. Le souci de fidélité au texte original espagnol qui apparaît dans les années 1610 s'inscrit dans le contexte de la politique hispanophile de Marie de Médicis. Ce phénomène montre à quel point les modes romanesques sont tributaires de celles de la cour.

Mais le discours romanesque accueille aussi, dans sa polyphonie, des éléments de contestation sociale. M. Sag montre qu'un roman tardif de Des Escuteaux met en scène l'inconstance, amoureuse et plus implicitement religieuse, d'Henri IV. V. Dancoisne analyse la représentation ambiguë de la condition féminine dans *Les caquets de l'accouchée*, œuvre où les préjugés caractéristiques de la littérature misogyne de l'époque côtoient l'énonciation à la première personne des doléances des femmes mal mariées de Paris.

La relation privilégiée que le genre romanesque entretient avec le discours religieux au lendemain des guerres civiles, thèse centrale des travaux antérieurs de F. Greiner et de N. Oddo, est confirmée dans plusieurs contributions. N. Oddo étudie, à la marge du roman dévot quoiqu'intégrée dans l'« ample mouvement de la Réforme catholique », la présence d'un imaginaire de la Ligue dans certaines proses fictionnelles de l'époque d'Henri IV. Une telle veine s'organise au sein d'un réseau de romanciers, d'imprimeurs-libraires et de dédicataires appartenant à des familles ligueuses. Le procédé romanesque de l'histoire enchâssée permet de conserver la mémoire d'anciens Ligueurs, figurés par le biais de personnages secondaires aux trajectoires lourdes de signification, tandis que certains *topoi* du roman dévot comme l'érémitisme, la croisade ou la flagellation participent de la définition d'un « catholicisme consensuel reconquérant ». Selon M. Closson, l'action du diable dans les *Histoires tragiques* de Rosset s'analyse comme une « arme de guerre » au service de la Régence d'Anne d'Autriche et de la reconquête catholique.

Enfin, la figure de l'ermite, récurrente dans la production romanesque des années 1600-1610, est exemplaire de ce tropisme religieux du discours romanesque. La réécriture de l'*Hermite Pelerin* offre ainsi à Camus, comme le montre F. Greiner, l'occasion de « jouer sur la proximité des deux registres religieux et romanesque » en développant un discours nuancé sur les pratiques de l'érémitisme. Érémitisme qui, chez Gomberville, prend une forme particulièrement trouble. Comme le note avec humour F. Briot, l'ermite Hilario déclare à Polexandre, en découvrant sa poitrine « en un geste encore plus surprenant que Dark Vador devant le jeune Luke Skywalker : *je suis ta mère* ». Organisée autour du *topos* romanesque du travestissement et de la reconnaissance, le destin extraordinaire de cet-ermitte conjugue une orthodoxie catholique et une forme d'irrégularité, marquée par le goût potentiellement tendancieux du pèlerinage et de la mort au monde. Cette irrégularité est à l'image d'un

discours romanesque qui joue de la souplesse de ses règles pour adopter un point de vue distancié sur son époque, en particulier en matière de religion.

On ne peut que saluer la richesse des analyses proposées par un volume qui rend compte de l'intérêt et de la complexité du corpus qu'il envisage. La méthode historique et contextualisée que suivent les contributeurs s'avère particulièrement fructueuse pour l'étude d'un genre littéraire entretenant un constant dialogue avec la société de son temps. Enfin, la cohérence de cet ouvrage collectif est remarquable, puisqu'elle parvient à dégager plusieurs lignes directrices au sein d'une production romanesque pourtant foisonnante.

SUZANNE DUVAL